



A.C.C.E.S.
Actions Culturelles Contre les Exclusions et les Ségrégations

Les Rencontres d'A.C.C.E.S.

Marie Rose MORO
Berceau linguistique,
berceau culturel

1er février 2018

Evelio Cabrejo Parra

C'est un honneur de recevoir Marie Rose Moro que l'on connaît non seulement en France, mais internationalement. On parle beaucoup d'elle en Colombie, au Mexique, au Brésil... Présenter Marie Rose Moro est impossible ! Son parcours de formation et ses pratiques professionnelles rendent sa présentation extrêmement difficile, mais je vais quand même rappeler ce que nous connaissons tous.

Psychiatre, psychanalyste, professeur d'université et praticien hospitalier en psychiatrie, elle a soutenu une thèse en 1988 dont le titre était déjà annonciateur, « Introduction à l'étude de la vulnérabilité spécifique de l'enfant de migrants ». Elle a entrepris en parallèle des études de médecine à Nancy et s'est intéressée à la philosophie. Elle a fait un double cursus médecine-anthropologie. Cette curiosité interdisciplinaire a été extraordinaire pour comprendre ceux qui viennent d'une autre culture, pour être toujours à l'écoute des modes d'expression des enfants d'ici, des enfants venus d'ailleurs, et pour pouvoir les comprendre. Il y avait déjà dans sa thèse ce souci d'analyser des relations mère-enfant en tenant compte de la spécificité culturelle et transculturelle pour mieux saisir la psychopathologie et la complexité psychique des enfants. Depuis elle n'a pas cessé d'aller dans cette direction.

Quand elle était à l'hôpital Avicenne de Bobigny pendant une dizaine d'années avec la responsabilité du service de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent, elle a assis ses connaissances en ethnopsychiatrie auprès de Tobie Nathan et s'est en même temps spécialisée en pédopsychiatrie avec Serge Lebovici. C'est à ce moment-là que je suis arrivé pour coopérer au département de psychopathologie des bébés et j'ai trouvé que c'était extraordinaire.

Marie Rose Moro n'a pas cessé de continuer dans cette direction. Elle a soutenu encore une autre thèse en médecine en 1991 et a suivi le parcours de combattant de maître de conférences pour devenir professeure de psychiatrie puis passer son stage d'habilitation à diriger des recherches et devenir ensuite responsable du diplôme universitaire de psychiatrie et compétences transculturelles. C'est quelque chose d'inimaginable !

Une fois qu'elle a eu fait tout cela, elle s'est intéressée à l'adolescence, a créé une maison des adolescents à Bobigny. Elle est depuis 2008 chef de service de la maison des adolescents de l'hôpital Cochin, « La Maison de Solenn ». Bébés, enfants, adolescents qui viennent d'ailleurs : Marie Rose Moro a énormément travaillé pour essayer de comprendre la souffrance des enfants adoptés, des enfants expatriés, des enfants d'immigrants, des couples mixtes... Deux mots reviennent souvent, la force et la fragilité et puis la créativité. Elle montre comment à l'intérieur de cette souffrance il y a une force et de la création, et combien c'est une chance pour un pays d'avoir des enfants qui viennent d'ailleurs. Elle dit combien le maintien de la langue maternelle de la culture d'origine est important pour quelqu'un qui a une double culture. Les cultures sont généreuses quand on les a à l'esprit, quand elles ne se font pas la guerre. Elles sont alors là pour accompagner le sujet, pour que la vie sociale et individuelle soit possible et pour, si possible, qu'elle soit intéressante. Marie Rose Moro a tout le temps fait l'apologie de la double culture, de la langue maternelle, elle a défendu le bilinguisme, le trilinguisme. Je pourrais parler aussi de toutes ses publications, c'est tellement immense.

Ce soir, elle vient nous parler de la source, du berceau linguistique, du berceau de la culture, une manière de nous dire : abandonnons le berceau objet physique pour un berceau symbolique, un berceau universel. Le berceau matériel n'existe pas dans toutes les cultures, je l'ai entendue le dire. Ce qui est universel, c'est le berceau linguistique, le berceau culturel. Et la relation entre la langue et la culture : la langue contient la culture, la culture et la langue maintiennent la culture en vie et cette vie de la langue alimente notre psychisme. Je donne la parole à Marie Rose Moro.

Marie Bonnafé

Juste quelques mots pour rappeler au nom d'A.C.C.E.S. notre fraternité avec l'héritage de René Diatkine et de Serge Lebovici.

Marie Rose Moro

C'était un peu trop Evelio, ma mère serait contente de t'entendre dire tout cela. Je vous remercie de cette belle invitation.

En venant ce soir, je me souvenais de la première soirée A.C.C.E.S. à laquelle j'avais assisté, il y a longtemps, avec Serge Lebovici - j'étais venue dans son sillage - et effectivement des travaux de Lebovici et de Diatkine, des pionniers dont nous essayons d'être à la hauteur.

Je me sens très concernée par la question du berceau culturel et des bébés et je suis en accord avec l'idée énoncée par Evelio selon laquelle le berceau physique n'est présent que dans une partie de l'humanité. On a inventé les berceaux, il n'y a pas de berceaux dans d'autres parties du monde, mais en revanche il y a toujours un berceau culturel et un berceau linguistique. Le grand anthropologue Marcel Mauss qui a travaillé sur les techniques du corps disait que s'il existait une vraie différence dans le monde, c'était celle-là. Pour lui il y avait une vraie différence entre les groupes, les familles, les personnes qui inventaient des berceaux pour porter les enfants et ceux qui n'avaient pas besoin de berceau et pour lesquels le berceau était le corps de la mère, de la sœur, le corps de la grand-mère, le corps des commères au sens philosophique du terme, celles qui sont « mères avec ». C'est un mot négatif dans notre vision individualiste, mais en réalité celles qui portent les enfants, celles qui sont mères en même temps que moi, sont mes commères et cette notion est extrêmement forte.

Porter les enfants n'est jamais une position individuelle. Le lien très fort auquel on tient, le lien entre la mère et son bébé est un fait, mais ce n'est pas exclusif, il y a toujours des commères. Quand on n'a pas de commères, que l'on vient d'une société où la notion de mère s'efface, on en manque ; il y a souvent une solitude des mères par rapport à ces questions.

On n'apprend pas à parler au bébé tout seul, c'est toujours un groupe, un collectif qui apprend à parler au bébé. À ce moment-là, la notion de ceux qui parlent avec, ceux qui partagent la parole, et donc qui partagent aussi le symbolique avec les enfants est très importante, c'est la notion collective. Cette notion collective vient informer et porter l'intime. Je vais me centrer sur ces questions-là pour arriver à l'importance de cette pluralité, de cette stimulation et de ce rapport aux langues pour les tout-petits et pour les autres ensuite.

Partons de la question anthropologique. C'est un fait, il y a des cultures où l'on invente pour porter les bébés des formes qu'on appelle des berceaux - avec toutes les formes qu'il peut avoir - et dans d'autres cultures on n'utilise pas cette technologie parce que l'on a le corps des mères, des petites mères, des grandes mères. Pourquoi, selon Marcel Mauss - et les études actuelles ont toujours confirmé ses intuitions - pourquoi la différence entre société à berceau et société sans berceau est-elle si importante ? Lorsque l'on imagine que l'enfant doit être déposé dans un berceau à certains moments de la journée, comme vous le dites à A.C.C.E.S. cela veut dire que nous sommes dans une société où il y a une séparation précoce, où l'enfant naît avec une individualité pensée, assumée. On va dès le début de la vie partagée avec ce bébé entamer un processus de séparation, de séparation-individuation pourrait-on dire si l'on utilise le vocabulaire de Margaret Mahler, il y a une question de séparation phénoménologique. Le bébé arrive avec sa personne, voire sa personnalité, son tempérament.

Dans nos sociétés actuelles d'Europe et des États-Unis, on apprend à se séparer des bébés assez précocement par rapport à une société sans berceau. En revanche on va investir très tôt et très vite les interactions œil à œil : on se regarde, la mère regarde son bébé. À la maternité, on entend "Ouh la la, le bébé ressemble à l'oncle Evelio !" et en fonction de nos représentations, on projette déjà. C'est fantasmatique, imaginaire, mais c'est aussi réel : on a des interactions œil à œil avec le bébé dans son berceau. Pour développer des interactions œil à œil, il faut que le bébé soit séparé de moi, en face de moi. On retrouve cet œil à œil dans toutes les belles vierges à l'enfant que l'on peut voir dans nos musées depuis longtemps. C'est très structurant dans nos sociétés, aussi bien du point de vue historique que géographique parce que vraiment, quelle créativité autour des Vierges à l'Enfant ! Cela me passionne et dès que je vois sur une Vierge à l'Enfant un regard différent, je le photographie car s'il y a une diversité des œuvres, il y a toujours l'importance de ce regard.

Le premier système d'interaction qui est développé ce sont les interactions visuelles.

J'ai cité les Vierges à l'Enfant, mais vous savez aussi combien les psychanalystes, et pas des moindres - je prendrai Winnicott, mais on peut prendre Lacan aussi ou beaucoup d'autres - ont mis le regard au centre de la structuration, les yeux de la mère comme miroir. Toute une théorisation extrêmement importante à partir de ce regard qui n'est pas simplement sensoriel perceptif, mais a aussi dans ses composantes le fantasmatique, voire l'imaginaire. On pourrait dire que la psychanalyse, en nous donnant des théories pour penser ces interactions et la place structurante des interactions œil à œil, s'inscrit dans un contexte anthropologique où le regard est un des éléments structurant pour la mère et le bébé. Dans d'autres endroits, on verra que cela ne peut plus avoir la même force.

Qu'est-ce qui va avec le regard ? Ce sont les échanges de paroles parce que si le bébé est séparé de la mère et que la mère est dans un processus de séparation d'avec ce bébé très tôt après sa naissance - il y a des étapes comme le tiers père sensé venir les séparer, mais de toute façon la société va les séparer - cela veut dire que la mère prépare l'enfant à la séparation. Comment ? En parlant. C'est comme cela que nous le conceptualisons. On dit qu'il faut préparer les enfants à la séparation et d'ailleurs on leur parle de plus en plus comme à des grandes personnes. Il y a des interactions et une préparation langagière (je pars, tu restes, je reviens, dans une nuit...). Il y a tous ces discours que l'on peut avoir et puis il y a ce que les professionnels vont dire aux parents sur la séparation, la théorie... Dans notre manière à nous de penser et dans ces interactions langagières il y a l'idée qu'il faut préparer l'enfant à la séparation par le langage pour qu'il ait une représentation de l'absence de sa mère.

Interaction visuelle, interaction vocale et langagière (dans la langue de la mère ou dans la langue partagée) sont les deux canaux déterminants des interactions lorsque l'on est dans une société à berceau parce que le dispositif, comme en psychanalyse, contraint à un certain type de communication.

En revanche si le bébé est dans le berceau, il n'est pas très stimulé sur le plan moteur. Il est posé dans le berceau. On a des bébés « mous ». Très peu stimulé sur le plan kinesthésique, le bébé a peu d'excitation de l'oreille interne. On

n'aime pas les mouvements ! Si je fais ce geste, vous pensez au bébé secoué sauf que si je fais ce même geste en Inde du Sud c'est pour endormir le bébé et cela n'a rien à voir parce que l'on est dans un autre type d'interactions. Peu d'interactions corporelles, peu de massages, peu d'interactions toniques : on a des bébés très vifs sur le plan du regard, très intelligents du point de vue des échanges, très précoces (le babil), mais très mous d'un point de vue moteur. Il n'y a pas de jugement, c'est juste la question du type d'interactions et de ce que cela va provoquer chez le bébé.

Si l'on regarde à l'opposé, dans des sociétés rurales d'Inde du Sud ou d'Afrique de l'Ouest (entre les deux opposés il y a de nombreuses variantes), il n'y a pas de berceau. Il n'y a pas non plus la même théorie sur ce qu'est le bébé. Le bébé n'a pas besoin de berceau car il a le corps de sa mère ou un équivalent, mais par ailleurs il est considéré dans une représentation cyclique du temps, comme quelqu'un qui vient du monde des ancêtres, de l'invisible, de ce monde assez complexe qui ne se voit pas, mais que les bébés portent dans leur cœur et dans leur corps. Ce sont des « étrangers », parfois on les appelle comme cela. Ils arrivent dans le monde des humains et il faut parfois du temps pour les nommer et, en attendant de les nommer, on les appelle « toi l'étranger ». Il faut les identifier, il faut beaucoup de temps pour les nommer. Au lieu de trois jours, il faut trois mois, voire trois ans durant lesquels on leur donne des noms intermédiaires qui correspondent à ce qu'ils montrent. S'il montre l'intelligence de la tante Agathe, on l'appelle Intelligent.

Hier j'ai vu un petit garçon d'Afrique centrale appelé Exaucé, j'ai dit à la maman « quel joli nom ! » et elle m'a répondu « il a exaucé tous mes désirs ». Exaucé était un nom a posteriori, pas celui qui était noté sur son carnet de santé. C'était son vrai nom du point de vue de la mère car il s'était passé beaucoup de très bonnes choses pour la famille et c'était ce petit garçon qui les avait amenées, mais pour ici Exaucé s'appelait Claude.

Le bébé est un étranger, il vient du monde des ancêtres. Il y a toute cette notion d'altérité et il va falloir agréger l'enfant à sa mère ou au substitut maternel et aux commères. C'est l'exact opposé de la séparation telle que nous

la conceptualisons. Il faut porter le bébé, le masser, le stimuler, lui donner le rythme de la vie et pour cela, lui donner envie de rester avec la maman. Il faut un ajustement très important entre le corps du bébé et le corps de la mère. Des mères qui portaient leurs bébés ont parfois essayé pour me remercier à la fin d'une thérapie de m'apprendre à porter les bébés comme elles, mais je n'y arrive pas ! C'est un portage très tonique qui ne nécessite pas de pagne, où le dos de la mère est cambré et le corps du bébé qui a beau être tout-petit s'ajuste dans un dialogue psychomoteur extrêmement tonique. C'est aussi pour cela que ce sont des bébés « durs ». Ce sont des bébés en constante activité avec le dos de la mère. Il y a la cambrure, le dos, le bébé qui tient quasiment tout seul puis le petit pagne et le grand pagne pour faire joli. Dans certains endroits, il n'y a qu'un seul pagne. Si le bébé tombe, c'est qu'il a des troubles toniques et qu'il ne va pas bien. Cet ajustement tonico-moteur - le bébé s'ajuste au corps de celle qui le porte - est l'équivalent du dialogue œil à œil.

C'est similaire à ce qu'avait décrit Julian de Ajuriaguerra dans un autre domaine, c'est de ce dialogue-là qu'il s'agit. Les bébés sont constamment en interaction, même quand ils dorment. La mère va développer une sémiologie incroyable du toucher et du contact. Ce sont des bébés qui peuvent être propres très tôt, non parce qu'ils sont hyper stimulés, mais parce qu'ils ont développé avec leur mère un dialogue tonico-moteur. Quand il a envie de faire pipi, l'enfant a un petit mouvement, la mère le perçoit et le descend de son dos pour qu'il fasse pipi puis le remonte. Une sémiologie que nous ignorons - nous qui ne sommes pas enculturés de la même façon (l'enculturation de Margaret Mead, c'est-à-dire la transmission dans le corps du bébé et donc ensuite des adultes.)

Ce sont les bébés qui transmettent la culture par leur corps. Ce ne sont pas des leçons, il ne s'agit pas d'éducation, cela se passe avant. C'est le tonus de ces bébés qui s'ajustent au corps de la mère qui va être le marqueur dans les interactions proximales de la même façon que l'œil à œil est le marqueur dans des interactions distales chez nous. Dans les interactions proximales, il y a le dialogue, il y a la kinesthésie, il y a le mouvement du bébé

toujours au dos, du bébé massé, du bébé tenu par en dessous, que l'on met dans l'eau, que l'on fait « courir », bouger, ce sont de grands mouvements qui stimulent l'oreille interne et l'ensemble du corps. Les massages plus ou moins ritualisés nécessitent un apprentissage et cela ne se fait pas tout seul. Lorsqu'une mère a son premier bébé, il faut qu'on l'aide à masser. On masse en chantant, en contant une histoire, après le bain, dans des moments privilégiés, mais quelqu'un doit venir vous montrer les gestes. Dans la migration, ce n'est pas évident parce qu'on n'a pas ce contexte qui aide les mamans à pratiquer ces techniques-là. Ce sont ce que l'on appelle les techniques du corps. On masse certaines parties du corps dans un certain ordre, avec certains points de pression, avec du beurre de karité ou des épices parfumées, mais c'est en même temps l'incorporation d'éléments de rites ou de mythes, de manières de faire ou de rituels, c'est très profond. C'est le premier type d'interaction très fort, kinesthésique et moteur.

En revanche on n'a pas trop besoin de regarder ces bébés, ils sont « collés » jusqu'au moment où ils vont se décoller quand ils seront assez agrégés. Quand ils seront vraiment agrégés au corps de la mère et qu'ils seront dans le monde des humains, ils vont tomber comme des fruits mûrs, comme me le disait une patiente. On peut se séparer. Si vous avez les bébés sur le dos, sur le ventre ou sur le côté comme dans d'autres cultures vous n'allez pas les regarder. On les regarde à certains moments, mais le regard n'a pas du tout cette fonction centrale qu'il a dans nos relations à nous, distales, et c'est la même chose pour le langage. Il y a un tel dialogue tonico-moteur que cela n'a pas besoin de passer, à ce moment-là, par le langage qui n'est pas valorisé.

Marie Bonnafé

Ils entendent.

Marie Rose Moro

Oui, et ils apprennent... Outre que l'on sépare moins les bébés, on n'a pas besoin de faire tous les récits sur la séparation qui sont une grande part des récits qui concernent la préparation à la séparation ou aux retrouvailles. On ne valorise pas les mots, moins importants par rapport au dialogue tonique-moteur. Il faut se fortifier, s'agréger puis après on se parlera.

Marie Bonnafé

Je pense à la méthode de Petar Guberina, le langage passe dans le corps, les bébés entendent parler, beaucoup.

Marie Rose Moro

Je n'ai pas dit qu'ils n'entendaient pas.

Marie Bonnafé

Non bien sûr, mais il y a un lien très sensuel au langage, très corporel.

Marie Rose Moro

On en parlera après, mais ce que je disais simplement c'est qu'il n'y a pas de valorisation de l'action langagière. Mais bien sûr que l'ouïe, les sens fonctionnent. C'est juste la question de ce que l'on met au centre de l'interaction. Dans des techniques que nous développons pour les bébés avec parfois des effets de mode, on a refait des choses qui existaient déjà, le co-sleeping, le portage, etc. Les techniques de maternage voyagent, on les redécouvre, on les rééchange, tant mieux.

Donc on a des bébés dits durs qui vont s'inscrire dans le rapport au monde, dans le rapport à l'autre, de manière différente, des bébés auxquels on a appris la séparation très tôt.

Par rapport à cette question de la séparation, il y a bien sûr des différences de techniques avec parfois des malentendus. Par exemple si vous êtes dans une situation en migration (même si les techniques se métissent dans les méthodes de maternage, il faut un petit peu de temps, on prend ce que l'on veut d'ici et l'on garde ce qu'on veut de chez soi) il y a des métissages qui se font et chacun choisit son métissage mais bien sûr on va garder un certain nombre d'éléments qui nous semblent structurants et parfois on les retrouve quand cela ne va pas bien. On peut, lors de difficultés, retrouver des choses que l'on croyait dépassées. Ce qui me frappe encore c'est qu'on m'envoie encore des lettres avec des situations telles que « La maman ne regarde pas son bébé » ou « Elle ne lui parle pas », comme si c'était un objet en soi. Oui cela prend une signification, mais dans un contexte donné et pas dans l'absolu. Ce n'est pas parce que je ne dis pas *areu areu* à mon bébé et que je ne le regarde pas que cela ne va pas. C'est peut-être comme cela que je dois faire pour bien m'occuper de

mon bébé. Si je suis cohérente avec ce que j'ai vu et que je sais, c'est peut-être au contraire la bonne manière de faire. Et si j'ai des inquiétudes sur ce bébé, je vais faire des choses qu'éventuellement je ne pensais pas que je ferais : ne pas le regarder, ne pas lui parler surtout en présence des autres. Parce qu'en fait, dans cette question anthropologique, il y a quand tout va bien et quand il y a des difficultés. Autant la question du regard peut être valorisée par nous, autant elle peut ne pas l'être dans certains contextes où le regard peut être menaçant parce que le regard c'est le désir, c'est la rivalité, le mauvais œil, la sorcellerie, des filtres d'amour, quantité de choses passent par le regard.

Je me souviens d'une maman originaire d'Afrique de l'Ouest mais en France depuis un certain temps. Elle avait fait une partie de ses études aux États-Unis et s'était un peu acculturée. Elle avait eu deux bébés qui allaient très bien et avait des interactions avec ses bébés qui ressemblaient à des interactions banales. Avec le troisième, très prématuré, elle a eu peur et a retrouvé une modalité avec ce bébé très différente d'avec les deux autres : elle le protégeait des regards parce qu'il était vulnérable, fragile. Elle le disait « tombé trop tôt » et se demandait si elle-même avait fait ce qu'elle avait à faire. Quand il irait bien la situation redeviendrait autre.

Évaluer les interactions d'une maman et de son bébé dans des maternités, des structures et des lieux d'accueil et considérer que ses compétences ne sont pas bonnes n'est pas possible. Il faut contextualiser. Ce que je sais, que j'ai appris - et j'ai beaucoup fait de supervisions avec des professionnels sur ces questions - c'est que ces questions des besoins du bébé, de ce qu'il faut faire quand il ne réagit pas comme les autres, sollicitent les parents et les professionnels de manière très profonde. Pour ne pas juger et parce qu'on peut avoir peur (ce bébé est en danger) il faut se décentrer. Il faut échanger avec d'autres, avoir quelques éléments théoriques, se former aussi. Cela ne va pas de soi, il faut aller chercher des éléments, il y a beaucoup de littérature là-dessus, mais enfin elle n'est pas toujours accessible. Il ne faut pas hésiter à échanger, à appeler des gens pour lesquels c'est plus habituel et en vous disant cela je pensais à une situation qui me

concerne. C'est pour vous dire combien parfois on est sollicité à des endroits ou à des moments où notre identité professionnelle et personnelle est en jeu.

Je fais des consultations transculturelles avec les familles migrantes et leurs enfants. J'ai des traducteurs du monde entier qui font partie du dispositif et consultent avec moi. Ils m'ont pour la plupart appris beaucoup de choses. Et Affoussiata est une de mes traductrices qui m'a beaucoup appris. Je venais d'accoucher de ma fille, je rentrais à ma consultation après mon congé maternité et comme toutes les mères à cette période après un congé maternité pas très long j'étais un peu fragile.

Affoussiata me dit « Qu'est-ce que tu fais Marie Rose ? »

« Je fais ma consultation. Tu n'as pas l'air contente de me voir ? »

« Non, pas tellement. Rappelle-moi, quel âge a ta fille ? » Je lui dis son âge et elle m'assène « Tu es vraiment inconséquente Marie Rose, je te croyais une femme intelligente. »

J'ai fait la consultation transculturelle dans un état déplorable et c'est difficile de faire une consultation transculturelle quand vous vous dites « attention, ma fille, qu'est-ce qu'elle m'a dit à propos de cela ? » Moi qui donne des cours, qui suis une spécialiste, qui ai des D.U. de psychopathologie et voilà qu'Affoussiata me dit que je suis une mauvaise mère ! Entre deux patients, je lui disais que la crèche où elle était super, que mon mari l'amenait à dix heures et que ma sœur allait la chercher à deux heures... Je n'étais plus du tout une professionnelle tranquille. Pendant deux à trois jours j'en ai voulu à Affoussiata de m'avoir confrontée à mes paradoxes. Et puis quelque temps plus tard - j'avais oublié cette anecdote - Affoussiata vient me chercher à la fin d'une consultation. « Marie Rose, ce soir je t'attends pour rentrer avec toi, j'ai des choses à te dire. » On prend le métro ensemble et là elle m'annonce une grande nouvelle : elle va se remarier (elle était divorcée). Et elle me dit alors « J'ai choisi d'être la seconde épouse. » Silence. Et je lui dis « ah bon Affoussiata, je croyais que tu étais une femme intelligente. » On a beaucoup ri. Elle m'a expliqué son choix et pourquoi c'était une très bonne nouvelle et j'ai dû faire tout un travail pour accepter que

c'était une bonne nouvelle, de la même façon qu'elle avait dû faire tout un travail pour se dire que je n'étais pas une mauvaise mère qui avait pourtant abandonné sa fille précocement.

Ce n'est pas du même ordre, je ne suis pas en train de dire cela, mais du point de vue de ce qu'on appelle en clinique transculturelle du contre-transfert, c'est du contre-transfert culturel aussi, ce n'est pas que mon affect. Bien sûr mon affect est en jeu, je réagis, mais c'est aussi face à cette altérité : une femme intelligente qui abandonne sa fille après un congé maternité de dix semaines, ce n'est pas une femme intelligente ; mais celle qui décide de se marier en deuxième épouse, est-ce que c'est une femme intelligente ? Voyez la notion théorique. Il faut avoir des éléments théoriques pour faire ce détour, il faut aussi se rendre compte qu'on va super réagir face à des choses qui ne sont pas tout à fait les mêmes. Un homme, une femme, moi enceinte ou pas enceinte, tout cela me fait réagir différemment, mais il y a en plus cette question du statut : de quoi un enfant a besoin et comment constituer un couple ? Ce sont des niveaux différents, mais voyez que c'est très profond et que bien sûr qu'il faut faire le travail de se rendre compte qu'on réagit.

On pense en clinique transculturelle que la réaction face à l'altérité est obligatoire. Ceux qui disent « moi, je suis hyper tolérante, j'ai voyagé et je suis tolérante à tout, il y a des choses limites, mais en gros je suis hyper tolérante, comme disait mon maître Lebovici, je vais à l'universel. » Et bien non ! On peut être hyper tolérant, mais ce n'est pas de la tolérance. Mettre ma fille à la crèche est banal (au sens de c'est possible) pour mon groupe alors que pour Affoussiata cela lui semblait être de l'ordre presque du rejet. Il y a bien une norme et je peux aussi décider de ne pas mettre ma fille à la crèche et de rester trois ans avec elle, tout est possible, mais à partir d'un élément culturel et social à un moment donné.

La question de ce fameux berceau culturel avec tous ses ingrédients va nous faire réagir. Quand on est des professionnels qui travaillent avec des petits, on réagit forcément à ces altérités. Je me souviens d'une équipe de PMI super compétente que je connaissais bien, qui m'envoie une maman et son bébé en consultation transculturelle. Je commence la consulta-

tion et je me demande pourquoi ils m'ont envoyé cette maman. Je finis par interroger l'équipe de PMI qui m'explique que le sevrage de la maman qui a allaité 12 mois son bébé pose problème. Un événement faisait que le sevrage devait se faire vite mais le bébé refusait les biberons et la maman a mis du piment sur son sein. Cela a horrifié l'équipe qui a vu sur Internet que sur le piment il y avait de la vitamine C et cela a divisé l'équipe, une partie trouvait ça grave et l'autre moins. Devant cette altérité du piment, elles m'ont envoyé la jeune femme sous un faux prétexte. Devant l'altérité d'un sevrage au piment, on va chercher des arguments scientifiques ! Ça n'a pas de sens. Ce n'est pas le même niveau. Cela pour dire combien ces choses-là viennent solliciter de manière profonde. Parfois, on met la question un peu à côté parce qu'on ne sait pas trop. L'importance du contre-transfert fait que l'on modifie la représentation.

En ce qui concerne les langues

Dans les autres ingrédients contenus dans ce berceau, il y a l'importance de la langue. Il y a maintenant des expériences dans le monde entier sur ce que le bébé entend, la voix de sa mère, la langue de sa mère. On fait écouter au bébé la mère qui parle dans une certaine langue pendant la grossesse et, après la naissance, on regarde la succion du bébé quand la mère parle sa langue, quand une autre femme parle la même langue que sa mère et quand une autre femme parle dans une langue différente. La succion la plus importante, c'est à l'écoute de la mère avec la langue maternelle et la moins forte c'est à l'écoute de l'étrangère qui parle une langue étrangère. Ces expériences montrent que cela se passe très tôt : on naît avec une connaissance approfondie de la langue maternelle. On naît avec la capacité de parler toutes les langues et on inhibe progressivement un certain nombre de sons et de processus qu'on n'utilise pas. Si, dans la langue, il n'y a pas de clic, on ne fera plus de clic.

Toutes ces questions montrent la plasticité d'une part et l'influence sensorielle et pas seulement matérielle de la langue sur l'enfant. L'enfant va apprendre à parler dans une langue particulière. Il n'apprendra pas en espéranto mais dans la langue qui est parlée autour de lui. Il est possible qu'on parle plusieurs langues autour de lui, il est même possible que dans

des pays comme le Liban ou dans certaines familles, on parle et on utilise le français, l'arabe, l'arménien, l'anglais dans le même discours. On commencera en arabe, on continuera en français, on passera à l'anglais en fonction des registres et l'on terminera par l'arménien pour dire un mot doux. L'enfant va apprendre à parler comme cela dans cette langue composée de multiples langues. S'il entend du créole, il parlera créole et il deviendra être parlant dans cette langue particulière.

Son désir de langue et son plaisir de langue sont liés au fait que cette appropriation du monde s'est faite correctement et avec plaisir dans la langue qui lui a été parlée. Même si l'on n'apprend à parler que dans une langue, on peut aussi apprendre plusieurs langues en même temps, cela ne pose aucun problème à l'enfant. J'entends et je lis parfois, alors qu'énormément d'études montrent le contraire, des conseils farfelus, fruits de nos préjugés, sur ces questions de la langue où l'on pense que c'est plus facile pour un enfant d'entendre parler une langue plutôt que plusieurs langues. On dit aux parents d'un couple mixte qu'il faut que la même personne parle toujours la même langue quand elle s'adresse à l'enfant. Pas du tout ! Jamais aucune étude n'a montré qu'un seul interlocuteur devait toujours parler la même langue ! On peut même commencer dans une langue et finir dans une autre. Si les enfants s'approprient le langage, ils vont s'approprier cette diversité-là et alors, toujours au même endroit, comment peut-on imaginer que cela ne repose sur aucun soubassement, ni linguistique, ni transculturel.

J'entends aussi - même si on le dit moins - la théorie du bain linguistique qui date des années soixante. On pensait que pour bien apprendre une langue il fallait être dans un bain linguistique, en immersion. Bien sûr le fait d'entendre des langues est bénéfique, mais ce n'est pas le mécanisme essentiel d'apprentissage des langues parce que c'est passif et les travaux linguistiques sur le développement du langage chez les enfants vont dans le sens d'une appropriation active du langage par les enfants : il faut que les enfants aient envie, que cela leur fasse plaisir et qu'ils cherchent les mots et les images selon leurs besoins et envies. Une maîtresse qui dit aux parents immigrants d'un enfant « il ne parle pas bien le français, parlez-

lui le français à la maison », c'est une ineptie. S'il ne parle pas bien le français, admettons qu'il ait une pauvreté du vocabulaire, il faut dire à la maman « parlez-lui beaucoup, communiquez. » On ne doit pas renvoyer les immigrants à l'idée que ce serait plus facile s'ils avaient une seule langue parce que par définition ils en ont plusieurs. Si tel est le cas, qu'ils les parlent en fonction de leur envie, sans hiérarchie. C'est la hiérarchie qui peut provoquer des inhibitions de langue. Si on dit que le français est important lorsqu'on est en France parce que qu'il nous permet de parler avec l'extérieur et parce que c'est avec cela qu'on travaille à l'école et qu'au nom de cela l'arabe ou le soussou ne servent à rien, non seulement on compromet l'arabe, le soussou et les enfants qui ne peuvent plus échanger et discuter avec ceux qui dans la famille parlent arabe ou soussou, mais on compromet aussi horizontalement son rapport à la langue française : il va falloir qu'il se clive pour apprendre le français. Il va falloir qu'il se clive de la question affective - c'est la question entre filiation et affiliation, appartenance - et il va falloir qu'il se clive et se sépare d'une partie de lui-même, de l'histoire qu'il a vécue dans sa langue maternelle. Je dois me cliver de cela pour pouvoir soi-disant apprendre passivement la langue française alors que si je suis heureux, je fais mes processus de développement à ma façon avec une bonne estime de moi, avec un imaginaire, avec des créations, avec un rapport au monde, un rapport au savoir, un rapport aux langues. Je vais être savant dans toutes les langues ! Je n'aurais pas à me couper d'une partie de moi-même. Je n'aurais pas à faire cette dissociation de l'affectif avec le cognitif qui vulnérabilise.

On trouvait ce type de clivage déjà dans les premiers travaux où nous avons testé des enfants qui avaient des difficultés à s'approprier la langue française. Je fais toujours des études parce que je tiens beaucoup à ce que, si l'on parle de vulnérabilité, on parle aussi des maîtrises du risque et de la créativité. Si l'on étudie la vulnérabilité, il faut étudier aussi quel type. Pour certains cela permet la créativité, le passage, voire la réussite et la créativité.

Quel facteur différentiel ai-je retrouvé dans le groupe d'enfants qui réussissaient bien à l'école, qui étaient heureux et parlaient très bien le français ? La première étude que j'ai

faite en 1988/89 portait sur des enfants de six à huit ans ; nous avons étudié ensuite différents âges.

Tous les enfants qui réussissaient bien, à niveau social égal, avaient un bilinguisme ou une représentation positive de leur langue maternelle. C'est intéressant que cela vienne aussi de la représentation positive de la langue maternelle.

Deuxième résultat : dans le groupe des enfants heureux qui réussissaient très bien, on retrouvait des personnages, des figures, qu'on a appelées à l'époque des passeurs, des personnages du monde français, un peu des guides. Cela pouvait être un professeur, un bibliothécaire, un coiffeur, un personnage de la cité qui leur présentait le monde, mais leur caractéristique commune était qu'ils ne dénigraient pas leurs parents. Vous ne pouvez pas être passeur si vous les déniguez : il faut voir les deux rives pour être passeur.

Il y avait trois choses dans ce protocole. On voyait les enfants, on donnait des questionnaires aux enseignants avec qui l'on faisait un entretien, puis après on voyait les parents avec un traducteur. Et dans ce groupe des enfants qui réussissaient très bien, il y avait Fatoumata, la meilleure du groupe, une petite fille exceptionnelle. Je m'étais présentée aux enfants comme pédopsychiatre qui s'occupait des enfants et qui faisait une étude sur ce qui faisait du bien aux enfants. Fatoumata me voit un jour dans la cour et me dit « Ah madame, madame, je sais ce que vous êtes » « Ah ? », « Vous êtes une anthropologue » « Bravo Fatoumata ! Je ne suis pas anthropologue, mais c'est vrai que j'ai beaucoup appris des anthropologues. Tu en as rencontré, toi, des anthropologues ? » Elle habitait les 4000 à La Courneuve. « Pas en vrai, mais à la télévision j'ai vu des anthropologues qui allaient recueillir la parole des Africains et qui l'expliquaient aux Français. » Dans cette représentation qu'elle avait de ce qu'est un anthropologue, elle avait l'idée d'un va et vient par rapport à cette notion de passeur. « Et toi tu voudrais être anthropologue ? » « Je ne sais pas, anthropologue ou mathématicienne, parce c'est vraiment bien de savoir compter, de bien faire des budgets et comme ça j'aiderai ma mère quand on rentre au pays pour bien ramener tout ce qu'il faut et bien faire les comptes. » Elle avait l'idée que ses apprentis-

sages servaient ici, mais aussi en Afrique. Vous voyez ce mouvement, les langues servent à faire le mouvement entre les mondes.

Une dernière idée sur la question des langues, pour nous projeter vers les plus grands : c'est que les petits dans leur développement, les moyens dans leurs rapport à la langue, au français, aux apprentissages, au monde, et puis les adolescents qui sont aussi une de mes passions, lorsqu'ils n'ont pas la langue maternelle et qu'ils n'ont que la langue française (d'ailleurs dans laquelle parfois ils ne sont pas totalement à l'aise), ont une sorte de rupture langagière avec la langue de leurs parents, avec la génération d'avant. Il arrive en consultation avec des adolescents qu'il faille traduire ce que disent leurs parents - car les parents parlent en arabe, en berbère, en soninké - et de traduire aux parents ce que dit leur adolescent. Il y a eu des conflits, des difficultés et ils ont perdu le lien. Ce dont ils sont capables de parler dans la langue commune n'est pas suffisant pour modifier ce qui se passe. Ce n'est pas seulement une rupture avec la grand-mère maternelle à laquelle je ne peux pas parler sur Skype, c'est aussi la rupture avec la mère et le père. Il y a cet aspect-là qui me paraît très difficile, mais aussi un autre encore plus important qui est que s'ils n'ont pas la langue - et à un moment donné surtout chez les adolescents avec leurs idéaux, leurs envies identitaires, leurs envies de rêve, leurs envies d'être quelqu'un, toutes les envies que l'on peut avoir à l'adolescence - s'ils n'ont pas la langue mais qu'ils veulent d'une certaine façon se rattacher à cette affiliation-là, être fiers de cela, que leur reste-t-il ? Une religion fossilisée, privée de la langue, une religion internationalisée, un peu desséchée et manipulée, où l'on ne peut pas savoir ce à quoi l'on adhère. On peut avoir envie de croire, c'est autre chose, mais la manière dont on va adhérer...

On a un programme avec les jeunes gens radicalisés et ils me disent « Oui madame, moi je lis les sourates du Coran » « Et comment tu lis les sourates du Coran ? » « Je vais sur Google ». C'est totalement dévitalisé parce qu'ils n'ont ni la langue, ni donc l'esprit critique, on leur dit « c'est comme cela », ce sont les valeurs et ce sont les valeurs contre. Je l'ai souvent dit avant tout cela, mais depuis je vois ces jeunes gens qui me disent combien ils sont

en errance et j'en vois parfois à qui l'on réapprend à lire et à écrire dans le programme et à qui l'on réapprend à avoir une relation un peu harmonieuse avec leur langue maternelle.

J'ai brassé à grands traits la fin, je vous écoute pour des questions et vous remercie.

Marie Bonnafé à Marie Rose Moro

On va se dire un petit secret. Qu'est-ce que cela t'inspire ? Tu le raconteras après. C'est une Madeleine lisant et c'est quand tu as parlé du regard que je me suis rappelée cette photo.

Marie Bonnafé à la salle

J'ai montré à Marie Rose Moro la reproduction de *Marie Madeleine*, un tableau réalisé en 1490 par Piero di Cosimo, un peintre de la Renaissance italienne, où figure une Madeleine très moderne : on dirait une adolescente d'aujourd'hui, qui lit son livre, et comme nous sommes à A.C.C.E.S., je voulais savoir ce que ce regard sur le livre lui inspirait : par rapport au regard, à ces paroles dans le corps, à ce que peuvent apporter ces lectures de récits aux bébés, justement, cette chose différente du face à face avec la mère et de tout ce qui a été évoqué ici ?

Marie Rose Moro

Lire des livres aux bébés ne peut faire que du bien. C'est comme raconter des histoires, c'est ce que je disais, l'important ce sont les échanges, l'importance des modalités collectives. C'est quelqu'un d'autre qui va lire que la mère. C'est tous ces aspects-là qui sont partagés, c'est cela qui me paraît très important dans le travail que vous faites.

Evelio Cabrejo Parra

Merci Marie Rose pour votre intervention. Vous êtes tellement occupée, sollicitée partout. Merci de cette générosité que vous avez eue de venir partager avec nous. Si une chose est extrêmement importante pour moi dans toute la réflexion du travail de publication, c'est cette capacité à toujours aller dans différentes directions interdisciplinaires pour essayer de comprendre la mise en scène du psychisme. C'est déjà tellement difficile quand on est dans une culture. Vous avez parlé de transfert culturel, de ces transferts culturels quand il y a deux cultures. Nous regardons le monde à travers la culture, il y a un autre regard sur le

monde à travers une autre culture, comment pouvons-nous nous permettre de faire des interprétations ? Déjà l'interprétation est un sacré nœud quand on est dans la même culture, mais quand on est dans un dialogue de plusieurs cultures, alors... C'est pour cela que je comprends maintenant tout votre voyage à travers l'anthropologie, l'ethnopsychiatrie, parce que sinon je ne crois pas que cela soit possible. « La maison de Solenn » par exemple est un lieu multidisciplinaire, multiculturel, avec des points de vue tellement différents pour essayer d'écouter l'expression des maux, des souffrances des adolescents. Écouter ce n'est pas pour donner une interprétation, mais plutôt pour faire exister l'autre à travers l'écoute. C'est quelque chose que j'ai envisagé en lisant vos livres, ce n'est pas une écoute pour permettre une interprétation, mais l'écoute fait exister. Il y a là un socle d'humanité qui fait la force de votre travail.

Question d'une intervenante

Quelle est la position de l'enfant qui dans sa propre famille refuse de parler la langue de la famille parce qu'il vit dans un pays où la langue est différente ? Cela se passe en Australie et la famille parle l'arabe qu'il ne veut pas apprendre.

Marie Rose Moro

Je pense qu'il y a deux niveaux. La question pour les parents, c'est de se donner la possibilité de transmettre la langue. Pour les enfants effectivement il y a des âges où c'est assez encombrant qu'on ne parle pas à la maison la même langue qu'à l'extérieur. Chez les tout-petits, cela ne pose pas de problème généralement.

L'intervenante

L'enfant a trois ans. C'est compliqué.

Marie Rose Moro

Là il y a autre chose, à trois ans, je ne vois pas bien, mais chez les plus grands, dans la période de latence, les enfants n'aiment pas la différence et le fait d'entendre parler à la maison ou de parler une autre langue les différencie. C'est classique.

« S'il-te-plaît maman, ne viens pas trop près, qu'on ne voie pas que tu ne ressembles pas aux autres mères ». Après, les adolescents vont dire le contraire « Quelle honte ! Tu ne

m'as pas appris ta langue, vous ne m'avez pas appris à parler votre langue, vous êtes des parents nuls ! » Les enfants ne décident pas de la langue qu'on leur parle. Après ils vont faire des choix. C'est comme leur prénom, on peut décider de changer son prénom, mais ce sont des choses qu'on vous transmet. Pour moi ce sont des niveaux différents, mais si cet enfant a trois ans, je ne peux pas me prononcer.

Question intervenante

C'est pour confirmer ce que vous avez dit par rapport au regard. Je suis entièrement d'accord. J'ai travaillé de l'autre côté, en Afrique plus qu'ici, et je voulais ajouter pour compléter ce que vous disiez que quand les mamans portent l'enfant sur le dos, le regard de l'enfant se tourne vers l'avant et pas vers la maman. J'avais vu cet aspect-là beaucoup plus que l'aspect dont je ne m'étais pas occupée, la question du berceau. Ça bloque complètement la relation à l'autre. La relation à l'enfant c'est quand on les porte. Dans ces sociétés, l'enfant est un personnage qui a déjà sa personnalité et il y a un respect de l'enfant qui lui permet de lier connaissance, d'être dans la double relation affective et sociale.

Marie Rose Moro

Je me garde d'interpréter les techniques et en plus il y a plein de manières différentes. Quand ils sont tout petits, on peut les coller au dos, mais après quand ils sont plus grands, ils regardent devant eux et voient leurs interlocuteurs, c'est un rapport à l'autre totalement différent. Jusque-là j'ai pris des exemples, mais il y a mille et une techniques. Ce qui compte c'est de recontextualiser. Je ne voudrais pas que l'on dise que telle ou telle technique est meilleure que l'autre. C'est un peu une des difficultés lorsqu'on compare. On arrive à l'idée qu'il y a une hiérarchie alors qu'en réalité il y a un nombre de manières de faire. Mais ces manières de faire vont entraîner, comme vous le dites, des regards différents, des modalités d'interaction différentes.

Marie Bonnafé

Je vais ajouter une petite chose. Alice Doumic, qui faisait des thérapies mère-enfant avant Françoise Dolto à la consultation de Pierre Mâle, faisait remarquer, et le disait souvent aux parents, que la mère ici regarde classiquement l'enfant face à face dans un univers

plutôt clos et que le père en général prend l'enfant vertical, et qu'à eux deux ils lui donnent à voir le monde entier. Elle en faisait des éléments de sa thérapie et Bianca Le Chevalier, dans un colloque que nous avons organisé à Rennes sur le sentiment de la beauté chez l'enfant, amène aussi une image du père qui n'est pas là pour venir séparer la mère de l'enfant comme on le dit classiquement, mais qui serait une des figures diverses plutôt que séparatrices du nid mère-enfant.

Marie Rose Moro

De toute façon le père est une figure de séparation parmi d'autres. Ils vont être séparés par le groupe, par d'autres femmes. Ce sont des figures très importantes et la question des mères et des pères qui portent les enfants différemment on la retrouve dans le monde entier, mais ce que nous considérons comme « les pères portent comme ci » n'est pas valable de manière universelle. En revanche il y a toujours une vraie différence entre le portage des hommes et celui des femmes, c'est très évident.

Je me souviens que lorsque j'ai travaillé en Afghanistan avec les mères et les bébés, je croyais que les pères ne s'intéressaient pas beaucoup au travail que nous faisons avec ces mères et ces bébés qu'ils laissaient par ailleurs venir, et je me trompais. J'avais une image des pères afghans parce qu'ils ne venaient jamais aux consultations. Puis un jour, alors que la mission se terminait et que l'on se déplaçait avec les réfugiés qui rentraient du Pakistan en Afghanistan, on avait décidé de faire un petit film sur le travail que l'on faisait avec les mères et les bébés avant de fermer la mission Médecins sans frontières. On dit aux familles que si elles sont d'accord, on filmera tel jour et qu'elles pourront venir dire ce qu'elles avaient pensé du travail que l'on avait fait ensemble et, ô étonnement, ce jour-là on a vu essentiellement des hommes arriver !

On s'est dit que les hommes venaient parce qu'ils voulaient faire de la représentation, mais pas du tout. Ils venaient pour nous raconter ce qu'ils avaient vu du travail qu'on avait fait et c'était assez extraordinaire parce qu'ils avaient vu les modifications de leurs femmes qui par exemple étaient déprimées et n'arrivaient plus à être contentes de s'occuper du bébé. Ils avaient vu des modifications des bébés et vu

des interactions entre les mères et les bébés, entre les bébés et eux, et ils voulaient témoigner de cela. Bien sûr ce sont eux qui parlaient, mais pour témoigner du travail fait. Jamais on n'aurait imaginé que cela se passerait comme cela. On avait une vision trop simpliste et un peu excluante. Les hommes considéraient qu'ils n'avaient pas à venir au travail, mais ils envoyaient leurs femmes, les observaient et remerciaient car ils avaient bien perçu les changements. Le film que Médecins sans frontières a sorti là-dessus est très étonnant. Les mères et les pères font différemment, mais on a aussi parfois du mal à se le représenter. Quand c'est différent, on a parfois l'impression que cela n'existe pas. Manifestement les papas afghans se comportaient différemment, mais ils existaient bien auprès du bébé.

Marie Bonnafé

Dans le sud algérien, les hommes ne s'autorisent pas à venir dans une consultation de femmes...

Marie Rose Moro

Non, ce n'était pas cela, il y avait un lieu pour les hommes, un lieu pour les femmes et ils auraient pu venir sans problème. En Afghanistan on peut aller à une consultation avec sa femme. Ils y allaient, mais pour le travail psychologique, non, ils envoyaient leur femme. Il y avait des consultations auxquelles ils allaient pour eux-mêmes, ce n'était pas une réticence à l'égard du psychologique, c'était la manière dont ils se représentaient le lien, l'interaction d'un enfant.

Question d'un éducateur de jeunes enfants

Merci pour tous ces partages. J'ai cru entendre à un moment donné que vous disiez par rapport aux mères en situation de migration qu'elles prenaient ce qu'elles voulaient d'ici et qu'elles gardaient ce qu'elles voulaient de leur culture. Cela me fait penser aux travaux d'Hélène Stork. Il me semble qu'elle utilise un concept qui est le maternage appauvri et je me disais que dans certaines situations les mères prennent ce qu'elles peuvent ou ce qu'elles veulent.

Marie Rose Moro

Vous avez tout à fait raison de nuancer ma formulation. C'est un peu rapide quand je dis qu'elles prennent ce qu'elles veulent. Quand

tout va bien, oui, elles prennent ce qu'elles veulent, elles se métissent à leur façon, mais comme vous le disiez, et effectivement Hélène Stork est une des premières en tous les cas sur les tout-petits à avoir montré cela, qu'il peut y avoir des conflits entre les styles de maternage. Et les conflits sont d'autant plus grands que les professionnels, par leurs interventions, augmentent le conflit, c'est cela qu'elle disait. Attention, nos interventions peuvent être contre productives. On peut en doutant ou en introduisant de l'incertitude dans ce que les femmes sont en train de faire, non pas renforcer la parentalité comme on pense le faire mais en réalité la fragiliser. Je faisais une étude à Bobigny et j'ai découvert Hélène Stork sur des éléments comme cela. Je l'ai écoutée à Paris-Descartes où elle était enseignante et j'ai beaucoup appris.

Je me souviens d'une scène qui m'avait beaucoup frappée. Je faisais une étude avec une anthropologue et une pédiatre dans le cadre de la fameuse RAFF Recherche Action Formation qui avait été mise en place. J'observais avec la pédiatre les interactions des mères et des bébés dans certaines situations et en particulier autour des vaccinations. Il y avait une dame Bambara du Mali avec son petit garçon qui venait pour une des premières vaccinations du bébé, et la mère, avant même que le pédiatre ne pique l'enfant, poussait des cris, était hyper exubérante. Le bébé ne bougeait pas, n'avait pas l'air effrayé. J'ai trouvé cette attitude très étrange car la plupart des mamans africaines ne poussaient pas de cris, au contraire, elles soutenaient le bébé. Je suis allée faire un entretien avec elle et lui ai dit « Vous avez drôlement réagi tout à l'heure, le bébé n'était pas encore piqué » « Ah bon ? » « Vous avez été effrayée ? » Elle me regarde et me dit « Ce n'est pas comme ça que font les femmes françaises ? » « Non, ça dépend ». Dans la PMI où j'étais, ils mettaient un peu d'Emla donc les bébés normalement n'avaient pas mal. Je lui ai expliqué « On met de la pommade pour qu'il n'ait pas mal. » Et elle m'a dit « Vous avez bien fait de me le dire ».

J'ai discuté avec elle. Elle avait besoin qu'on la reconnaisse comme une bonne mère et elle m'a raconté qu'elle donnait le sein exclusif au bébé et que le bébé ne grossissait pas bien. Il fallait qu'elle vienne peser le bébé trois

fois par semaine et quand les puéricultrices lui demandaient le poids du bébé, elle disait n'importe quoi. Elle ne lui donnait pas le biberon parce qu'elle disait que ce n'était pas bon, mais cette manière des puéricultrices de lui demander de peser le bébé, de donner son poids, etc. l'avait fragilisée. Elle n'était pas en capacité de répondre à cette question : « combien de fois donnez-vous le sein par jour ? » Au début elle a dû dire six fois, puis on lui a dit que ce n'était pas assez et elle a dû dire douze fois la fois suivante. En fait elle donnait le sein à la demande et ne savait pas combien de fois et les puéricultrices n'avaient pas intégré cette idée. Elle ne pouvait pas répondre. Elle pensait que l'on considérait qu'elle ne savait pas bien faire. La vaccination, c'était la caricature, mais qui montrait sa fragilité et ce qu'elle recherchait. Elle voulait juste qu'on lui dise qu'elle était une bonne mère.

Une autre mère qui donnait le biberon et avait sevré au bout d'un mois le bébé se plaignait des biberons à préparer. Elle semblait contrariée de toutes ces contraintes « Pourquoi avez-vous choisi le biberon ? » « Parce que les bébés Nestlé sont des bébés qui ne meurent pas ». Elle avait cette notion liée à Nestlé, voire à la colonisation, que c'était le lait maternisé qui retenait en vie les bébés et elle voulait être considérée comme une bonne mère qui savait maintenir en vie son bébé. Mais elle n'était pas tranquille avec cela, elle n'était pas contente.

Ça va dans tous les sens les préjugés. Je prends des exemples un peu macroscopiques, mais sur les styles interactifs c'est un peu pareil. Comment on parle, comment on endort, comment on porte, effectivement et parfois avec les meilleurs sentiments du monde - c'est pour cela qu'il est important de le souligner - par nos interventions, on augmente les conflits, on augmente l'incertitude, alors qu'au fond l'idée serait de soutenir les émergences, les compétences, les envies, parce qu'on ne sait pas où les mamans mettent le curseur sur le métissage.

L'idée serait de soutenir le processus et pas les modalités pratiques. Je me souviens qu'à la maternité, quand j'ai accouché, une dame antillaise m'a expliqué comment donner le bain au bébé et c'était une manière totalement folle de donner le bain, mais c'est la manière technique des maternités : vous sortez le bébé, vous le frictionnez, il a froid, puis vous le

remettez dans l'eau. Je lui ai demandé « Mais vous, vous faites comme ça ? » « Pas du tout, jamais ! » « Et bien dites-moi comment vous faites, vous, avec le bébé ». Et là elle m'a montré une technique intéressante.

Voyez aussi cette dissociation qu'il peut y avoir entre ce que l'on doit faire et ce que l'on fait. Si j'avais été en doute, j'aurais dû faire comme elle m'avait montré, la manière la plus hygiénique de faire. C'était à Saint-Vincent-de-Paul et je ne suis pas une femme migrante. C'est aussi cela soutenir des processus et ne pas être dans quelque chose de réparatoire et de coupé de son histoire.

Question intervenant étudiant psychologue

Pour rebondir sur ce que vous venez de dire. Dans un premier temps, étant enfant de migrant, on peut constater qu'il y a une perte de la culture qui se fait au profit du désir de l'intégration. Cela fait qu'au final souvent les parents migrants vont vouloir tellement s'intégrer que dans mon cas par exemple, j'ai grandi en Belgique du côté flamand, mes parents étaient plus en désir de me transmettre la culture belge. Comme j'étais dans un lycée homologué par la France, je n'ai pas au final hérité de la culture originelle qui est la culture soninké. Comment peut-on constater au niveau du berceau culturel les effets de ce processus qui est un désir d'intégration qui prime sur la transmission culturelle ?

Marie Rose Moro

Vous le dites très bien. C'est un aspect que j'ai peu développé, cela rentre dans la suite de la question, il y a la question des conflits et celle de l'effacement de l'acculturation. J'appelle cela parfois les marques ou les pathologies de l'effacement lorsqu'on renonce à sa transmission parce que l'on considère que cette transmission peut faire obstacle à la langue et au monde extérieur, être un obstacle pour le futur, pour le devenir des enfants et aussi parce que parfois, comme disait une de mes patientes, c'est fatigant de transmettre tout seul. Parce qu'en principe la langue, les histoires, les massages, les contes, ce n'est pas tout seul que l'on fait cela, c'est avec d'autres. Or, dans la migration on peut se retrouver pour des choses. Mais vous avez grandi en Belgique. En Belgique c'est un peu différent (on peut le dire aussi en France) : on se méfie beaucoup

des communautés, des échanges, des liens et ce n'est pas si simple le collectif lorsqu'on est dans la migration. Il faut beaucoup de courage, de détermination aux parents de migrants pour transmettre ça. Il faut aussi avoir une représentation suffisamment bonne de cela pour le faire parce que sinon, ils renoncent par fatigue, par difficulté, par solitude. Quels sont les effets de cela ? Après, les enfants de migrants, en grandissant, se réapproprient d'une certaine manière... Je suis devenue pédopsychiatre pour cela. Vous faites quoi ?

Intervenant

J'ai effectivement atterri en psychologie !

Marie Rose Moro

On devient puéricultrice, éducateur de jeunes enfants, psychologue... Je donne des cours à langues O. Il n'y a que des enfants de migrants, de jeunes adultes qui viennent apprendre la langue de leurs parents avec des professeurs. Si je me passionne pour ces questions transculturelles, c'est parce que je pense qu'il y a un enjeu, mais aussi parce que j'ai vécu les choses de l'intérieur. Et je me suis dit qu'on a aussi une responsabilité de faire en sorte que par rapport à ces questions de migrations les choses se fluidifient, qu'on ait moins peur, qu'on puisse transmettre, que les métissages se fassent harmonieusement. Mais les enfants font leur chemin, leurs choix.

On peut aussi choisir comme les écrivains de ne plus jamais écrire dans sa langue maternelle, d'écrire dans une autre langue, cela peut être très beau aussi. Il faut qu'on ait la liberté psychique et pas ces enfermements dont je parlais tout à l'heure. À l'adolescence on n'a pas le choix et on est dans des impasses. C'est ça le danger.

Marie Bonnafé

Il y a les parents et leurs enfants, mais il y a aussi le corps social.

Je me souviens d'une patiente hongroise qui se battait, et je la soutenais dans son combat, contre une enseignante qui lui disait qu'il ne fallait surtout pas que son enfant apprenne le hongrois. Il y a beaucoup de choses à faire dans les institutions et en particulier à l'école, parce que les parents écoutent aussi ce qu'on leur dit.

Maïa Wagner, lectrice à A.C.C.E.S.

Je voulais juste faire un petit témoignage parce que j'ai été longtemps dans une consultation de PMI où j'installais les livres un peu partout et me mettais à disposition des bébés et des mamans. Pendant une séance, je rencontre une maman africaine. Je lis à son bébé de deux/trois mois, cela se passe très bien et comme son bébé était petit, je la revois le mois suivant. Et puis on se retrouve tous les mois, c'était comme notre petit rendez-vous. Il y a une forme de lien qui se crée, mais pas un très grand lien parce qu'elle parle très peu le français. Son bébé est un grand lecteur, il montre tous les signes du bébé lecteur. Et puis les grandes vacances arrivent, elle vient avec la fratrie, avec les plus grands. Ils s'installent dans la salle d'attente, on se sourit, on se salue parce qu'on a ce lien. Elle s'assoit avec ses trois grands enfants et installe son bébé sur le tapis. Je vais la voir et elle me dit « Je suis venue avec les grands » puis ajoute « allez les enfants, allez voir, c'est la chanteuse. »

Depuis six mois, je lisais à son bébé et elle me voyait lire des livres à beaucoup d'autres bébés, dans les livres il y a des comptines, mais pour elle j'étais la chanteuse. Elle avait elle aussi transformé, transféré. J'avais vraiment une place auprès de son bébé.

Marie Rose Moro

Elle vous avait mise dans une place qui avait un sens pour elle. C'est une belle histoire.

Evelio Cabrejo Parra

En écoutant les discours, les dialogues, je me suis interrogé : est-ce qu'il y a une plasticité culturelle ? Quand on vient d'une culture qu'on a intériorisée et qu'on arrive dans une autre culture, est-ce que la culture d'origine va se moduler un peu, changer ? Ou est-ce que finalement, quand on a été façonné des années par une culture, qu'on a appris à appréhender le monde à travers cette même culture, est-ce qu'on va pouvoir créer du sens en fonction d'une autre culture ? Est-ce que cela passe par une sorte de modulation de la culture d'origine parce qu'il y a cette difficulté à interpréter quand on est dans cette culture ?

C'est pour cela que je donne de l'importance à l'écoute. On écoute pour permettre à l'autre

d'exister parce que quand on se lance dans l'interprétation, c'est dans la culture par laquelle on a été façonné. Comment faire cela ?

Quand on est en situation de parent immigré, on est parfois dans la solitude. Il y a cette histoire que pour élever un bébé il faut tout un village, mais quand on est tout seul pour transmettre tellement de choses, c'est une tâche incroyable et l'on est toujours un peu coupable quelque part parce que ce qu'on transmet est tout petit par rapport à la complexité de la culture, d'autant plus que la culture ne se laisse pas définir, elle est tellement immense qu'elle se met en scène sous forme de pratiques culturelles. Et les êtres humains ont la capacité d'extraire de ces mises en scène quelque chose qui est la culture pour l'intérioriser et se permettre de vivre à l'intérieur.

C'est une situation très difficile, c'est pour cela que consacrer une vie à comprendre l'aspect fragile de la culture... : vous êtes arrivée en France quand vous aviez neuf mois.

Marie Rose Moro

Tu sais tout Evelio.

Evelio Cabrejo Parra

J'ai trouvé extraordinaire l'histoire de Maria del Rosario. La langue française a été généreuse parce que Maria del Rosario c'est très difficile à porter, tandis que Marie Rose c'est très joli, très poétique.

Marie Rose Moro

C'est mon instituteur qui m'avait prédit un grand destin et qui m'a changé mon prénom figurez-vous ! Je m'appelle Maria del Rosario, c'est le nom de ma mère et comme dit ma mère « Tu es bien nommée ma fille ». Mais mon instituteur a dit « Non, quand tu vas faire des grandes choses on ne pourra pas t'appeler Maria del Rosario, ça ne va pas aller, je vais te changer ton prénom, je vais t'appeler Marie Rose » et je suis rentrée en disant à ma mère « Maman, mon instituteur veut changer mon prénom » et elle m'a dit « La multiplicité ne nuit pas ma fille. »

Evelio Cabrejo Parra

C'est extraordinaire. C'est le mot de conclusion. 